

Les Orientales (1829)

Tiré de *Littérature XIX^e siècle*, Collection dirigée par Henri Mitterand. Paris: Nathan, 1986. pp. 93-94.

Dans ses deux premiers recueils, les *Odes* (1822), puis les *Odes et Ballades* (1826 ; éd. définitive, 1828), le jeune **Victor Hugo** s'était déjà laissé aller à l'inspiration « pittoresque » et au goût pour les « pirouettes » poétiques. En publiant ses *Orientales* en janvier 1829, et bien qu'il ne soit jamais allé en Orient, il continue de témoigner de l'affection de l'époque pour des récits ou des images marqués d'un « exotisme » qui emprunte pêle-mêle à l'Espagne, à la Grèce ou aux Indes.

Exotisme des atmosphères, pittoresque des motifs et des détails, insolite aussi des formes et des rythmes mêmes de la poésie, comme on le verra dans le poème à coup sûr le plus curieux du recueil, « *Les Djinns* ». Avec une virtuosité impressionnante, le jeune « maître » du Cénacle évoque en cent vingt vers la marée montante, puis descendante, de ces cavaliers mythiques du désert.

Les Djinns

Murs, ville,
Et port,
Asile

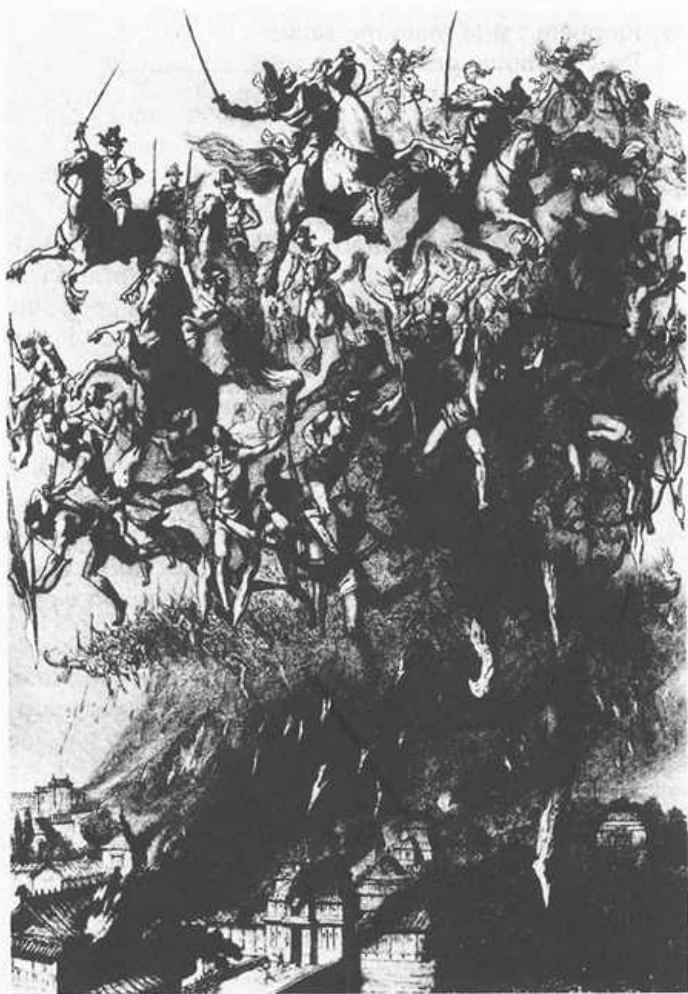
De mort,
5 Mer grise
Où brise
La brise,
Tout dort.

Dans la plaine
10 Naît un bruit.
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame ¹
Comme une âme
15 Qu'une flamme
Toujours suit !

La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute
20 C'est le galop.
Il fuit, s'élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

25 La rumeur approche
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit ;
Comme un bruit de foule,
30 Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule,
Et tantôt grandit.

Dieu ! la voix sépulcrale
Des Djinns !... Quel bruit ils font !
35 Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond.
Déjà s'éteint ma lampe,
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
40 Monte jusqu'au plafond.



Les Djinns, gravure de Gavarni, 1863, Paris, B.N.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant !
Les ifs ², que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
45 Leur troupeau, lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près ! — Tenons fermée
 50 Cette salle, où nous les narguons.
 Quel bruit dehors ! Hideuse armée
 De vampires et de dragons !
 La poutre du toit descellée
 Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
 55 Et la vieille porte rouillée
 Tremble, à déraciner ses gonds !
 Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure
 L'horrible essaim, poussé par l'aquilon³,
 Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
 60 Le mur fléchit sous le noir bataillon.
 La maison crie et chancelle penchée,
 Et l'on dirait que, du sol arrachée,
 Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
 Le vent la roule avec leur tourbillon !
 65 Prophète ! si ta main me sauve
 De ces impurs démons des soirs,
 J'irai prosterner mon front chauve
 Devant tes sacrés encensoirs !
 Fais que sur ces portes fidèles
 70 Meure leur souffle d'étincelles,
 Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
 Grince et crie à ces vitraux noirs !
 Ils sont passés ! — Leur cohorte
 S'envole, et fuit, et leurs pieds
 75 Cessent de battre ma porte
 De leurs coups multipliés.
 L'air est plein d'un bruit de chaînes,
 Et dans les forêts prochaines
 Frissonnent tous les grands chênes,
 80 Sous leur vol de feu pliés !
 De leurs ailes lointaines
 Le battement décroît,
 Si confus dans les plaines,
 Si faible, que l'on croit
 85 Ouïr la sauterelle
 Crier d'une voix grêle,
 Ou pétiller la grêle
 Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
 90 Nous viennent encor ;
 Ainsi, des Arabes
 Quand sonne le cor,
 Un chant sur la grève
 Par instants s'élève,
 95 Et l'enfant qui rêve
 Fait des rêves d'or.
 Les Djinns funèbres,
 Fils du trépas,
 Dans les ténèbres
 100 Pressent leurs pas ;
 Leur essaim gronde.
 Ainsi, profonde,
 Murmure une onde
 Qu'on ne voit pas.
 105 Ce bruit vague
 Qui s'endort,
 C'est la vague
 Sur le bord ;
 C'est la plainte,
 110 Presque éteinte,
 D'une sainte
 Pour un mort.
 On doute
 La nuit...
 115 J'écoute : —
 Tout fuit,
 Tout passe ;
 L'espace
 Efface
 120 Le bruit.

Victor Hugo, *Les Orientales* (1829)

1. Elle crie.
2. Arbre à feuilles très persistantes.
3. Vent du nord.

VERSIFICATION

1. Faites le **schéma métrique** du poème en comptant le nombre de syllabes de chaque vers.

Attention aux règles d'**élision** :

— A la fin d'un mot, une syllabe comportant un « E muet » doit être prononcée et donc comptée quand le mot suivant commence par une consonne : « Pressent leurs pas », 4 syllabes.

— En revanche elle disparaît de la mesure, elle est « élidée » quand le mot suivant commence par une voyelle ou un « H aspiré » : « Presque éteinte », 3 syllabes.

2. Étudiez la **disposition des rimes** dans chaque strophe.

3. Étudiez l'appropriation du **choix des mots** (sens, longueur) et du **rythme** dans les trois dernières strophes.

4. Amusez-vous à composer une ou plusieurs *facéties rythmiques et métriques* à la manière de Hugo dans « Les Djinns ».

En choisissant toujours la longueur de 12 vers, vous pourrez par exemple composer des poèmes selon les schémas métriques suivants :

- vers 1 une syllabe, vers 2 deux syllabes, etc., jusqu'au vers 12 en alexandrin ; ou inversement ;
- vers 1 une syllabe, etc., jusqu'aux vers 6 et 7 en hexasyllabes et de nouveau une mesure décroissante jusqu'au vers 12 monosyllabique ;
- répartition aléatoire des 12 mesures sur les 12 vers en n'utilisant chacune d'elles qu'une seule fois.